

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 35

Artikel: L'Humanité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un savant ayant eu occasion de contempler ce phénomène, dont il n'avait pas le mot, bien entendu, se crut comblé de toutes les bénédictions du ciel à la vue de ce *rara avis*, qu'il allait avoir la gloire de révéler au monde scientifique. Il le paya fort cher au zouzou, qui se promit bien de faire entrer en pleine voie de prospérité cette nouvelle branche d'industrie. Quelques jours après, il se présenta à notre savant avec un nouveau spécimen de la sous-famille des *rats à trompe*. Autre achat de la part du savant. Bref, les visites du zouzou devinrent si fréquentes, que le savant, si savant qu'il fût, dut enfin se douter qu'il y avait quelque chose là-dessous. Hélas ! ses premières informations firent crouler l'édifice d'immortalité qu'il avait entrevu. »

Cette facétie soldatesque n'a évidemment rien de commun avec la découverte qui vient d'être faite par le savant explorateur de la Société nationale d'acclimatation.

Nous avons reçu d'une de nos lectrices de Lausanne la lettre suivante, qui n'a pu trouver place dans notre précédent numéro :

Monsieur,

J'aurai désiré répondre de suite à l'article du *Conteur vaudois* du 9 août, concernant le mandement lu en chaire un de ces derniers dimanches. Vous ne croyez pas, monsieur, à la puissance de Dieu et à ses châtements ; cependant il y a un Dieu qui dirige toutes choses ; permettez-moi de vous citer quelques passages à l'appui de ma croyance :

« C'est moi qui ai fait la terre et qui ai créé l'homme sur elle ; c'est moi qui ai étendu les cieux de mes mains et qui ai donné la loi à toute leur armée (Esaïe XLV, 12) ; qui fait des choses si grandes qu'on ne les peut sonder, et qui fait tant de choses merveilleuses qu'on ne les peut compter, qui répand la pluie sur la terre et qui envoie les eaux sur les campagnes (Job V, 9-10).

Sitôt qu'il fait entendre sa voix, les eaux tombent des cieux avec un grand bruit ; il fait monter du bout de la terre des vapeurs ; il tourne les éclairs en pluie et tire le vent hors de ses trésors. (Jérémie X, 13), etc., etc.

Lisez aussi les merveilles du Créateur, Job, chap. XXXVI et suivants, ainsi que le Psaume CIV.

J'espère, monsieur, que vous excuserez la liberté de ces lignes, dont le but est, si possible, de vous démontrer votre erreur.

Agréé, monsieur, mes respectueuses salutations.

Une lectrice du CONTEUR.

Nous vous remercions vivement, madame, pour l'aimable intérêt que vous paraissez nous porter au point de vue spirituel. Permettez-nous cependant de vous faire observer que dans votre zèle, vous vous livrez à des appréciations un peu irréflechies. Nous ne croyons pas à la puissance de Dieu, dites-vous, nous sommes donc athée?... Quel avenir pour nous et pour le *Conteur vaudois* ! Désabusez-vous, car nous avons toujours eu la conviction que l'athéisme n'existe pas en réalité et qu'il n'est qu'une vaine et passagère bravade de quelques esprits forts.

Il ressort en outre de votre lettre que nous n'admettons ni la prière, ni son efficacité ; vous vous trompez encore. Nous voulons la prière digne de Celui qu'elle invoque, et dont le nom nous inspire trop de respect pour le faire intervenir dans cer-

tains détails de la vie où nos faiblesses, nos ambitions et nos caprices jouent un si grand rôle.

A ce propos, il nous revient en mémoire un mot du cardinal Antonelli qui trouve ici sa place, quoique les idées de ce personnage ne soient point celles dont nous devons nous inspirer. — Un jour, Pie IX disait à quelques personnes qui se trouvaient autour de lui : « Le doigt de Dieu frappera tôt ou tard les ennemis du Saint-Siège. » Le tout-puissant ministre, qui était présent, ajouta avec une certaine tristesse affectée : « A force de mettre le doigt de Dieu partout, on a fini par se le mettre dans l'œil. »

Tranquillisez-vous donc sur notre sort, chère madame ; si nous ne prenons pas, comme vous, les choses au pied de la lettre, nous ne reconnaissons pas moins que les sentiments religieux sont pour l'homme le plus puissant moyen d'amélioration morale ; que la prière, dont l'*Oraison dominicale* est le suprême modèle, doit avoir pour but de nous faire supporter le malheur avec résignation, le bonheur avec modestie ; qu'elle doit être un acte d'amour et de confiance, qui peut se résumer en ces quelques mots : *Que ta volonté soit faite !*

Cela dit, veuillez, chère et honorée lectrice, croire à notre sincère reconnaissance pour votre excellente intention, et vous souvenir avec nous que « la lettre tue, mais que l'esprit vivifie. » L. M.

L'Humanité.

La population humaine de notre planète se compose, d'après les dernières statistiques, de 1 milliard 400 millions d'habitants. Il naît à peu près un enfant à chaque seconde. Un être humain meurt aussi par seconde. Le nombre des naissances est toutefois un peu plus grand que celui des morts, et la population s'accroît suivant une proportion variable.

Le nombre des hommes qui ont vécu sur la Terre depuis les origines de l'humanité a été estimé à 36 quadrillions 627 trillions 843 milliards. S'ils ressuscitaient tous, hommes, femmes, vieillards, enfants, il y en aurait déjà 5 par pied carré, obligés de monter sur les épaules les uns des autres pour pouvoir tenir sur la surface des continents terrestres. Mais les corps ont été composés successivement des mêmes éléments. Les molécules que nous respirons, buvons, mangeons et incorporons à notre organisme, ont déjà fait partie de nos ancêtres.

Un échange universel s'opère incessamment entre tous les êtres : la mort ne garde rien. La molécule d'oxygène qui s'échappe de la ruine d'un vieux chêne abattu par le poids des siècles va s'incorporer dans la blonde tête de l'enfant qui vient de naître, et la molécule d'acide carbonique qui s'échappe de la poitrine oppressée du moribond étendu sur son lit de douleur, va reflleurir dans la brillante corolle de la rose du parterre... Ainsi la fraternité la plus absolue gouverne les lois de la vie ; ainsi la vie éternelle est organisée par la mort éternelle. L'esprit seul vit et contemple. La poussière retourne

à la poussière. Les mondes voguent dans l'espace en s'illuminant des rayonnements et des sourires d'une vie sans cesse renouvelée.

De siècle en siècle, les êtres vivants sont remplacés par d'autres êtres, et, sur les continents comme dans les mers, si la vie rayonne toujours, ce ne sont point les mêmes cœurs qui battent, ce ne sont point les mêmes yeux qui sourient. La mort couche successivement dans la tombe les hommes et les choses, et, sur nos cendres comme sur la ruine des empires, la flamme de la vie brille toujours. La Terre donne à l'homme ses fruits, ses troupeaux, ses trésors ; la vie circule, et le printemps revient toujours. On croirait presque que notre propre existence, si faible et si passagère, n'est qu'une partie constitutive de la longue existence de la planète, comme les feuilles annuelles d'un arbre séculaire, et que, semblables aux mousses et aux moisissures, nous ne végétons un instant à la surface de ce globe que pour servir aux procédés d'une immense vie planétaire que nous ne comprenons pas. (C. FLAMMARION, *astron. popul.*)

Les vieilles filles. — M. André Theuriet a tracé quelque part ce spirituel portrait de la vieille fille : « Trop pauvre pour choisir le mari qu'elle eût aimé et trop fière pour épouser le premier venu, elle avait refoulé en elle toutes les effervescences de sa nature aimante et expansive, et elle s'était énergiquement cloîtrée dans une morne et silencieuse solitude. — Ces vieilles filles qu'on ridiculise, on devrait les admirer à genoux, quand on songe aux souffrances de leur réclusion volontaire. Elles ont été jeunes, tendres, inflammables comme les autres, et elles ont vu leurs amies s'éloigner successivement avec un mari au bras. Quand le mariage de la dernière a été célébré, elles sont tristement revenues seules de l'église à leur maison muette, et il a fallu se résigner, en pleine jeunesse, en pleine sève. Le sang vif et précipité a eu beau gronder dans leur cœur comme dans un réservoir trop plein et muré ; elles l'ont fait taire. Pour arrêter l'élan des fleurs de tendresse qui auraient voulu s'épanouir au dehors, la religion, le devoir, l'honneur étaient là : autant de grilles austères, festonnées de liserons qui ne demandaient qu'à fleurir, et qui ne fleuriront pas. Quelle douloureuse lutte intime ! Et quand chaque printemps revenait, quelle amère raillerie, quelles terribles tentations, quels troubles secrets ! Ainsi les années se sont amassées sur elles, automne sur automne, hiver sur hiver, jusqu'au jour où les cheveux blancs sont venus amenant avec eux un froid apaisement. Beaucoup de ces Niobés de la virginité ne savent pas, il est vrai, se résigner, et tournent à l'aigre dans leur saison mûre ; mais celles qui, dans cette cruelle épreuve, ont pu garder intacte leur tendresse comprimée, celles-là sont admirables. Elles atteignent la vieillesse comme ces arbres, riches de sève sous leur rude écorce, qui donnent après de longues années leurs fruits les plus savoureux et les plus parfumés. »

L'épouffarè

On lulu à mâiti novieint et biellio qu'on diablo, étâi franc, po cein que se l'avâi du teri avoué on fusi, l'arâi meri tot dè travai et l'arâi fotu bas sè camerâdo na pas fiairè contrè la ciba. Noutron coo n'avâi don pas fauta d'allâ ni âi rasseimblièments, ni âi z'avant-rihuvès, ni âi rihuvès et n'avâi jamé vu onna musica militère. Ne saillessâi diéro dè l'hotô et viquessâi tot parâi coumeint ou ben'hirâo.

On dzo que sè trovavè pè Etsalleins on dzo dè

granta rihuva, lâi avâi quie la musica militère, coumeint dè justo ; mâ n'étâi pequa ellia dâi z'autro iadzo iô y'avâi la serpeint, lo toutou ein fâo et dou moulo et demi dè clérinettès ; Georges Gàodâ, qu'êtâi lo cheffe, avâi cein reimpliâci pè dè la trompettèri et onna forta bombardounéri, que cein fasâi on brelan qu'on oïessâi du Velâ-lo-Terriâo, et pi y'avâi tota 'na reintse d'épouffarès, vo sédè, dè clliao musiquès que faut einfatâ et dèseinfatâ. Coumeint l'ètion quie à djuî 'na mouferine, noutron biellio qu'êtâi découtè ein ve ion qu'avâi on épouffarè, que lo gaillâ vegnâi rodzo coumeint on pavot et qu'avâi dâi djoutès coumeint dâi tiudrès ti lè iadzo que dèseinfatavè. L'est veré que tortelhive cein âo tot fin, kâ diont que l'avâi dza usâ trâi z'embouchurès tant qu'âo mandzo dâo tant que pétavè sé notès dein se n'instrumeint.

Adon noutron coo que lo vouâtivè, quêtâi tot bouneinfant et gaillâ portâ po fèrè servico, sè peinsâ que l'autro tatsivè d'aveintâ lo bet dè se n'épouffarè, que l'avâi bio lo reinfatâ po s'eimbriyi et rrâo ! bussâ lo bré po l'accoulhi frou, et que nè poivè pas. L'atteind que l'aussont fini, et quand l'eurent botsi s'approutsè dâo joueu et lâi fâ :

— Ditès-vâi l'ami, bailli-mè pi cein !

L'autro lo lâi baillè sein savâi que l'ein volliavè fèrè, et quand l'a, pousè cé sacré bet que ne poivè pas frou, que bas, met lo pi dèssus, trevougne l'épouffarè ein amont, que cein soo asse châ que 'na lettra qu'on met à la pousta, et quand l'a lè dou bocons, le rebailè âo musicien ein lâi desein :

— Ora, teni !

Le cri-cri

III

Seule peut-être dans tout le village, la mère Valdreau ne partageait pas l'allégresse générale. Une heure après le départ de M. Bertillon, on aurait pu la voir encore toute songeuse, assise à la petite table de sa cuisine, devant la desserte du déjeuner de son hôte, à laquelle elle n'avait pas eu le courage de toucher. Pour la tirer de son affaissement, il ne fallut rien moins que la vue du barbier Pipeau, qui passait à grands pas, presque en courant. Comme nous l'avons dit, c'était une autorité dans le village que le barbier, et la veuve eut l'idée de l'appeler pour lui demander conseil.

En un pareil moment, Pipeau aurait eu certainement le droit de faire la sourde oreille : depuis cinq heures du matin, il avait promené ses rasoirs sur une cinquantaine de visages, et il n'était pas encore arrivé à la moitié de sa besogne. Mais, s'il pouvait légitimement se récuser en se retranchant derrière les nécessités de sa profession, Pipeau avait, d'autre part, sa réputation de novelliste à entretenir. Et c'était une précieuse ressource pour défrayer sa chronique du jour que la mère Valdreau, à qui était échu l'insigne honneur de loger le Parisien de marque dont tout le village s'occupait. Le barbier entra donc sans se faire trop prier, alla déposer par habitude au coin du feu la bouillote pleine d'eau qui ne le quittait jamais, comme s'il était venu pour raser la veuve, et se mit en devoir d'écouter patiemment les doléances de la bonne femme.

— Hum ! hum ! fit-il quand elle eût achevé d'exposer son cas, voilà qui est embarrassant, mère Valdreau. (En disant ces mots, il allongea son bras en arc de cercle, et promena de haut en bas ses cinq doigts écartés dans son épaisse chevelure, exactement comme il eût promené l'étrille sur le poil du cheval du percepteur.) Bien embarrassant, répéta-t-il. D'un côté, si vous ne débarrassez pas M. Bertillon de ce cri-